
**Hélène CARLES, *Trésor galloroman des origines (TGO).
Les trajectoires étymologiques et géolinguistiques du
lexique galloroman en contexte latin (ca 800-1120)***

Giovanni Palumbo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/5471>

DOI : 10.4000/ccm.5471

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 468-470

ISBN : 978-2-490783-02-1

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Giovanni Palumbo, « Hélène CARLES, *Trésor galloroman des origines (TGO). Les trajectoires étymologiques et géolinguistiques du lexique galloroman en contexte latin (ca 800-1120)* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 240 bis | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 21 février 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/5471> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.5471>



La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Hélène CARLES, *Trésor galloroman des origines (TGO). Les trajectoires étymologiques et géolinguistiques du lexique galloroman en contexte latin (ca 800-1120)*, P. BELTRAMI (préf.), Strasbourg, EliPhi Édition de linguistique et de philologie (TraLiRo. Lexicologie, onomastique, lexicographie), 2017.

Dans cet ouvrage imposant, introduit par une élégante *Prefazione* par Pietro Beltrami (p. XIII-XV), Hélène Carles propose une étude très fine et approfondie des lexèmes vernaculaires qu'elle a dégagés grâce au dépouillement des quelque 5 000 chartes en latin composant la collection *Chartes originales antérieures à 1121 conservées en France*, éditée et mise en ligne en 2008 par l'Atelier de recherche sur les textes médiévaux (Artem). Le butin ainsi amassé s'élève, après l'indispensable tri, à 512 lexèmes français, franco-provençaux et occitans datant de la première époque romane (ca 800-1121), qui est caractérisée, comme il est bien connu, par une grande pénurie de textes en langue vernaculaire. Le traitement lexicographique individuel de ces lexèmes, qui sont suivis dans leurs trajectoires tant étymologiques que géochronologiques, aboutit au *Trésor galloroman des origines (TGO)*, dont les articles, qui constituent la seconde partie du volume (*Partie lexicographique*, p. 220-690), offrent un complément fondamental au FEW pour la première époque romane. L'analyse globale du matériel lexical permet, quant à elle, d'ouvrir de nouvelles perspectives pour l'étude des processus de transformation lexicale survenus dans la Galloromania entre le VIII^e et le XII^e s. et de jeter ainsi « un pont documentaire entre les textes latins de l'Antiquité et les textes vernaculaires pleins » (p. 12).

Ce double apport, à la fois analytique et synthétique, à la connaissance de l'obscur phase prétextuelle des langues vulgaires employées dans l'Hexagone est sans aucun doute l'un des mérites principaux de l'ouvrage d'H. Carles, qui est destiné à occuper une place stable tant sur la table de travail des romanistes que celle des latinistes.

La première partie du volume (*Partie analytique*, p. 3-219), articulée en cinq chapitres, présente tout d'abord les objectifs du travail et la méthodologie appliquée, qui sont bien définis aussi dans leurs rapports avec la structure des articles du TGO. À l'origine de la recherche, il y a trois constats : la vision des premiers siècles de vie des langues romanes est rendue inévitablement opaque par la rareté des textes vernaculaires disponibles ; des lumières considérables peuvent venir de l'examen des éléments vernaculaires présents dans les textes documentaires écrits en latin à partir de ca 800 ; cette importante documentation n'a pas encore été suffisamment prise en compte par la linguistique.

Une fois ces constats posés, il faut encore chercher les solutions les plus adéquates pour mener à bien l'enquête. Deux questions préliminaires se posent. La première concerne, bien entendu, l'identification des documents à étudier. Comme nous l'avons déjà dit, le choix s'est porté d'une façon judicieuse sur le corpus des *Chartes originales antérieures à 1121 conservées en France*, qui fournit la base au travail et qui a fait l'objet d'une lecture intégrale. Cet ensemble d'actes, dont ont été retirés avec raison une vingtaine de textes mixtes en latin et occitan, présente plusieurs atouts. Il s'agit en effet d'une documentation particulièrement homogène et fiable, composée d'originaux, philologiquement sûre et, de surcroît, encore inexploitée par la linguistique romane. La grande majorité des documents (96 %) date de deux périodes cruciales pour l'évolution des langues romanes : 800-1050 (36 %) et 1050-1120 (60 %). Leur distribution géographique couvre, quoique de façon inégale, les trois aires linguistiques considérées : le domaine d'oïl (64,5 %), le domaine franco-provençal (13 %) et le domaine d'oc (22,5 %). L'exploitation de ce corpus primaire a été complétée par le recours à deux ressources complémentaires, qui se sont révélées essentielles pour l'élaboration du TGO : l'ensemble hétérogène des *Chartae gallicae* (environ 40 000 documents, en latin et français, en original et en copie, jusqu'à 1300, voire au-delà), qui ont été mises à profit par le biais d'interrogations lexicales ciblées ; la lexicographie du latin médiéval, en particulier le lexique philologique de

Jan Frederik Niermeyer (*Mediae Latinitatis Lexicon Minus*, Leiden/Boston, Brill, 2002, 2 vol.).

La seconde question préliminaire, qui est aussi le premier résultat apporté par la recherche, consiste en l'établissement des critères permettant d'identifier et de sélectionner les lexèmes vernaculaires attestés dans les documents latins. On sait en effet que les textes latins médiévaux regorgent de mots « mixtes », dont la forme est en partie latine, en partie vernaculaire, et dont l'interprétation a longtemps embarrassé les linguistes. S'agit-il de mots latins « corrompus », que des scribes incultes ont plus ou moins consciemment rapprochés de la phonétique ou de la morphologie de la langue vernaculaire ? Ou bien s'agit-il, au contraire, de mots qui ont été tirés de la langue vernaculaire parlée et qui ont été plus ou moins profondément « latinisés » pour être adaptés au contexte linguistique qui les a accueillis à l'écrit ? S'appuyant sur l'enseignement de Jean-Pierre Chambon et Peter Stotz, ainsi que sur les résultats obtenus dans les recherches sur l'occitan prétextuel publiées en 2011 (Hélène CARLES, *L'émergence de l'occitan prétextuel. Analyse linguistique d'un corpus auvergnat [IX^e-XI^e s.]*, A. R. LODGE [préf.], Strasbourg, EliPhi [Bibliothèque de linguistique romane, 7], 2011), l'a. opte sans réserve pour la deuxième explication : « Il ne s'agit pas de mots latins *romanisés* – comme on le pensait jusqu'alors – mais de mots vernaculaires *latinisés* » (p. 29). La présence de mots vernaculaires latinisés dépend certes de l'absence d'une tradition scripturale vernaculaire et du prestige sociolinguistique du latin, mais s'explique aussi, et surtout, par leur charge pragmatique : « [...] leur introduction dans l'écrit latin répond à des attentes pragmatiques et communicatives définies, et elle serait peu pertinente si ces mots n'étaient pas partagés par tous les acteurs en jeu autour du document rédigé. Il est donc très vraisemblable que le paramètre de vitalité vernaculaire orale intervienne fortement dans leur mise à l'écrit en contexte latin » (p. 86). Cette approche, qui parvient à conjuguer avec efficacité les méthodologies documentaire et reconstructive, détermine aussi le choix « militant » d'accompagner chaque lemme du *TGO* « d'une transcription phonétique correspondant à sa réalisation orale supposée », afin « de montrer de manière plus immédiate le caractère vernaculaire de nos données [...] ». Nous avons souligné combien ces formes ont été jusqu'ici laissées de côté en raison du vernis latin qui les recouvre [...]. Il est évident qu'elles n'ont pas encore acquis auprès des romanistes le statut de données vernaculaires de plein droit. Notre transcription incite à une prise de conscience univoque de leur caractère vernaculaire oral et à

relativiser leur latinisation artificielle quant à elle écrite » (p. 37). Le défi majeur relevé par l'a. consiste justement à réintégrer ces formes dans l'histoire et dans la lexicographie des langues galloromanes, dont elles ont été bannies.

En accord avec ces prémisses méthodologiques, le dépouillement des *Chartes originales* a permis de retenir les lexèmes pleinement vernaculaires ou portant un indice vernaculaire formel (que ce soit d'ordre graphématique, flexionnel, dérivationnel ou syntagmatique), ainsi que les toponymes désubstantivés à article défini intégré. Une approche qualitative, se concentrant sur une nomenclature circonscrite, mais représentative, a été privilégiée par rapport à une approche exhaustive, qui aurait nécessairement mené à une analyse plus superficielle des données et donc moins fertile du point de vue méthodologique. Chaque forme relevée a été soumise à une contextualisation et à une critique philologique de détail, qui ont très souvent permis d'apporter un éclairage nouveau par rapport à la lexicographie de référence. L'antédation de plusieurs lexèmes par rapport au FEW n'est que l'aspect le plus voyant de cette révision.

Le riche matériel récolté a été soumis à une triple interrogation, qui questionne les données à partir de trois points d'observation différents et complémentaires. Le chap. 2 (*Romanité et latinité dans le TGO*, p. 47-122) se concentre sur la relation entre le latin et les langues vernaculaires. Sont ainsi abordées des questions importantes telles que la définition des paramètres régissant l'intégration et l'« habillage graphique » des mots vernaculaires dans les actes latins – habillage qui est expliqué par le souci des scribes de « perturber le moins possible l'harmonie du texte latin » (p. 91) – ou, encore, la place de ces formes dans la lexicographie galloromane et leur statut au sein du latin médiéval, qui apparaît comme « une langue écrite caractérisée à la fois par une relative stabilité de son lexique (pour l'essentiel hérité du lat. classique) et par de nombreuses innovations, dues au contact et au changement linguistique. Il en résulte une langue fortement composite, définie par la co-présence en son sein de différentes variétés langagières » (p. 94). Un sous-chapitre montre, exemples à l'appui, les apports du *TGO* à la lexicographie galloromane diachronique (p. 110-122).

Les trajectoires étymologiques des lexèmes font l'objet du chap. 3 (p. 123-148), qui vise à faire la part entre les phénomènes de continuité, innovation et diversification du lexique galloroman à l'époque prétextuelle. On y démontre, entre autres, que l'étymon des trois quarts des mots du *TGO* n'était pas

attesté tel quel en latin avant le ^ve s., mais reflète des transformations qui sont survenues entre les ^ve et ^xe s. ; que les transformations du vocabulaire ne se sont pas faites par rupture, mais selon un rythme relativement régulier ; et que « le changement lexical fait donc bien partie des transformations fondamentales entre le latin et les langues romanes et il en est tout aussi constitutif que les changements phonétiques, morphologiques et syntaxiques » (p. 148).

Le chap. 4, quant à lui, s'interroge sur *Les trajectoires géolinguistiques* (p. 149-191) et se focalise ainsi sur la régionalité des lexèmes, qui y sont classés en quatre catégories : 1) lexèmes pangalloromans (180 mots) ; 2) lexèmes appartenant à une langue donnée ou, éventuellement, à deux des trois langues galloromanes (124 mots) ; 3) lexèmes ayant une diffusion régionale (50 mots) et 4) lexèmes ayant une diffusion transversale (42 mots), que les frontières linguistiques traditionnelles ne suffisent pas à expliquer. L'analyse porte à croire que l'histoire de la régionalité lexicale commence avec la genèse des langues romanes ; qu'il s'agit d'un facteur relativement faible, mais constant entre les ^{viii}e et ^{xiii}e s. ; que le français est moins nettement régionalisé que l'occitan. La cohésion géolinguistique à l'intérieur des territoires constitués se caractérise donc dès les débuts par une différenciation dialectale. Si l'on constate, sans grandes surprises, l'existence d'une importante base de lexèmes commune au français, à l'occitan et au franco-provençal, on remarque en effet qu'après 700 environ, il ne semble plus y avoir d'innovations communes aux trois variétés galloromanes : « [...] il ne s'agit pas d'une rupture "typologique", mais d'une rupture de type sociolinguistique puis cognitive » (p. 201). Vers l'an Mil, il y a donc une incontestable unité galloromane, mais chacune des trois langues étudiées (français, occitan, franco-provençal) dispose déjà d'une autonomie reconnaissable. Des pages éclairantes sont consacrées au sort de la « Galloromania centrale » : l'a. suit de près, en proposant une chronologie détaillée, les relations complexes de solidarité et de désolidarisation que les trois variétés : poitevine, averno-limousine et franco-provençale entretiennent au cours du temps entre elles et avec les aires d'oc et d'oïl.

Les conclusions (chap. 5, p. 193-218), tout en proposant une synthèse des résultats obtenus par la recherche, surtout sur le plan méthodologique, présentent aussi l'apport que l'étude des lexèmes vernaculaires latinisés peut fournir à une meilleure connaissance du changement latin-roman, à la lumière aussi des recherches monumentales de J. Adams sur les variétés du latin (200 av. J.-C.-600 après J.-C.),

tant que du processus de fragmentation de la Romania. De cette façon, le *TGO* a aussi le mérite d'alimenter le débat sur la genèse des langues romanes avec une masse considérable de nouvelles données, vérifiées, analysées et classées, ainsi qu'avec de nouvelles hypothèses interprétatives.

Une bibliographie ample (p. 691-705), de nombreuses et utiles annexes (p. 706-738) et l'*Index verborum* (p. 742-750) clôturent ce volume bien conçu et bien réalisé, rédigé dans un style agréable et clair, qui n'est jamais jargonnant. Pour la rigueur de ses analyses ainsi que pour son caractère novateur, l'ouvrage d'H. Carles a été couronné par le prestigieux prix Albert Dauzat 2019, décerné par la Société de linguistique romane : une reconnaissance bien méritée.

Giovanni PALUMBO.